

Bonté, piété, amitié – Trois mots-clés pour l'humanité



Olegario
González
de Cardedal

Communio souhaite rendre hommage à un grand théologien catholique espagnol : Olegario González de Cardedal, qui a contribué à la fondation de la revue *Communio* en langue espagnole.

Les plus beaux mots d'une langue, à force d'usage, en viennent à épuiser leur force d'expression, comme des cierges qui s'éteignent quand la mèche et la cire sont consumées, ou se flétrissent comme des roses fanées qui ont perdu leur splendeur passée. Nous sommes alors tentés de les jeter à la décharge avec ce qui est sale et hors d'usage. Ils ont aussi, parfois, servi à défendre des systèmes injustes, des propositions malhonnêtes qui, sous de belles apparences, véhiculaient les pires intentions. Ceux qui s'en sont servis ont perdu tout crédit, mais les mots eux aussi ont perdu leur crédibilité originelle. Ces mots ne pourront revivre et exprimer de nouveau le sédiment sacré qui les a constitués que si une nouvelle génération leur redonne vie du fond du cœur ou si des personnes exemplaires, en les recréant, leur restituent leur crédit d'origine.

Pourquoi ne pas les oublier à jamais, pour en créer de nouveaux ? Mais les mots ne se créent pas d'un coup à partir du néant : ils surviennent au travers de ce que les hommes vivent, pensent et expriment chaque jour, ou bien ils sont forgés par les grandes intuitions des figures de proue de l'humanité. Forger un mot, c'est prendre part au pouvoir créateur de Dieu. Trouver dans sa vie un nouveau mot est comme trouver un trésor, parce que chaque mot illumine

un fragment de la Création divine. Il y a des mots insignifiants et des mots lourds de signification, des mots vulgaires et des mots sublimes. Ceux-ci nous ouvrent au mystère de l'être, de l'homme et de Dieu. Connaître le mot, c'est saisir la réalité. De tels mots humains s'apparentent en quelque sorte à ces mots divins qui avaient une force créatrice : « Dieu dit et cela fut ». En Lui, dire c'est faire, et nommer c'est créer. Nous autres, incapables de créer quoi que ce soit à partir du néant, mais en le tirant de la réalité qui précède, nous allons quelquefois des mots aux choses et d'autres fois des choses aux mots.

Ces mots qui ont fait de nous des hommes, soit qu'ils nous aient élevés au faite de nos possibilités ou soit qu'ils nous aient révélé les abîmes où nous pouvons tomber, nous ne pouvons pas les oublier, ni les remplacer par d'autres. Peut-être, quand ils ont été salis, dépréciés et ensanglantés, devons-nous garder quelque temps le silence sur eux, mais c'est pour que, une fois dominée la douleur de leur humiliation et repentis nous-mêmes de leur mauvais usage, nous puissions revenir les utiliser avec intelligence et amour, car tout ne peut pas se dire n'importe comment.

Il y a, dans chaque langue, des mots irremplaçables, qui sont déjà le dépôt sacré d'expériences profondes, vécues

par des générations entières qui les ont forgés, utilisés, transformés, dilatés et ciselés jusqu'à leur conférer une densité suprême. Toute l'histoire antérieure des hommes s'est déposée en eux, et pour revivre une époque, il nous faut faire revivre les mots auxquels elle a conféré la primauté et exhumer ceux qu'elle a ensevelis. Toute culture vit de quelques absolus privilégiés et de quelques absolus réduits au silence. L'histoire des mots est l'histoire de l'amour et de la haine des hommes, de leur proximité du sacré comme la racine d'où surgit l'humain, ou de leur retour à l'animalité.

Qui sauve les mots et nous les rend sains et saufs de leur dépréciation antérieure ? Les génies, les saints, les poètes, parce que ce sont eux qui leur ont octroyé dans leur œuvre et dans leur vie

leur densité significative. La personne a rendu le mot transparent. Un poète les marque de son sceau et nous dit leur sens par toute son œuvre, un saint par toute sa personne. Virgile et Machado, Hölderlin et Unamuno, Augustin et Thérèse d'Avila ont forgé des mots par leur génie et leur sainteté. Je vais étudier trois mots, qui réunissent à la fois l'essentiel de l'humain et du religieux, pour tenter de les réintégrer dans notre vie quotidienne avec toute leur saveur d'origine, leur poids et leur vérité inoubliables. Trois mots de notre vocabulaire qui, à force d'usage, ont été abîmés ou mal utilisés, et auxquels nous devons revenir comme aux sources de l'humanité, parce que nous ne pourrions pas vivre sans eux et que, de nous-mêmes, nous ne sommes pas capables d'inventer d'autres mots équivalents. Ces mots sont : *bonté, piété, amitié.*

Signet

1. Être bon

Les admirables nuances du langage quotidien ont forgé deux jeux bien distincts avec cet adjectif. Quelle différence y a-t-il entre dire de quelqu'un : *c'est un bon homme* (ou *brave homme*) ou de dire : *c'est un homme bon* ? Dans le premier cas, nous avons une affirmation positive, et peut-être élogieuse, mais à la limite de l'affirmation négative. Il s'agit de quelqu'un auquel manquent peut-être l'intelligence, la décision ou le courage pour agir et qui finit victime d'une situation humiliante ou d'un traitement violent de la part de personnes injustes qui l'exploitent.

En revanche, que disons-nous lorsque nous affirmons : *c'est un homme bon* ?

Être bon, c'est quelque chose d'aussi élémentaire, d'aussi fondamental, au fond d'aussi consubstantiel à la vie de l'homme que d'être raisonnable et moral, d'être proche et urbain, en conséquence nous ne réalisons ce que cette bonté signifie que lorsque nous en constatons l'absence. Être bon c'est accepter sa propre réalité et son origine, se recevoir soi-même à partir de là, en acceptant comme normal ce qui nous est donné, en refusant, bien sûr, les carences ou les limites, mais en partant de là pour atteindre d'autres sommets. C'est l'acceptation intérieure du lieu qui nous est assigné, à chacun, et la décision de mener à bien la mission qui dépend autant des circonstances actuelles que

des appels à l'action qui peuvent nous parvenir à un moment ou l'autre. Acceptation simple qui est aux antipodes de ce ressentiment qu'éprouvent ceux qui refusent leur origine, toujours insatisfaits du lieu assigné, plus attentifs à l'opinion extérieure qu'à l'intérieur de la réalité objective et de la perfection que chaque œuvre réclame. Un homme bon, c'est celui qui se reconnaît comme proche de tous ceux qui l'entourent et prochain de celui qui a besoin de lui. C'est celui à qui nous pouvons nous adresser en attendant de lui la parole vraie et le conseil opportun, parce que la vérité et la justice guident sa vie.

Être bon, c'est l'être au plus profond et en vérité, en étant plutôt qu'en faisant, en s'oubliant soi-même, avec cette inconscience propre à celui qui ne se regarde pas, tel Narcisse, dans son propre miroir, ni ne mesure ses œuvres à l'écho qu'elles suscitent, mais à la réalité objective, s'attachant à ce que les choses exigent à chaque instant, à ce dont l'autre a besoin et à ce que nous pouvons lui apporter. La bonté n'est pas dans les branches, mais dans les racines et dans le tronc, ce qui veut dire qu'elle est dans l'être avant d'être dans le faire. L'Évangile nous renvoie à cette vérité première :

Tout arbre bon donne de bons fruits et tout arbre mauvais donne de mauvais fruits. Un arbre bon ne peut donner de mauvais fruits ni un arbre mauvais de bons fruits (Matthieu 7,17-18).

Thérèse d'Avila nous a laissé un message, : être humble, c'est cheminer en vérité, s'en tenir à la réalité en face

de nous, celle qui nous dépasse par le haut et que nous touchons par le bas. Un homme bon est essentiellement un homme humble, avec cette noblesse qui n'a rien à voir avec des manières hautes d'un côté, ni des humiliations hors de propos de l'autre, mais avec la fidélité à la réalité dans toute sa complexité, celle qui nous est proche et celle qui nous est lointaine, celle que nous pouvons dominer et celle qui nous dépasse, celle qui nous est divinement supérieure dont la bienveillance nous fait vivre et celle qui nous est inférieure, cette animalité qui perdure encore en nous et palpète en nos entrailles, affolant la boussole de notre être qui nous oriente parfois vers Dieu et d'autres fois vers la terre.

Un homme bon, c'est celui qui atteint les limites où la justice et la miséricorde se donnent la main. Si l'homme bon est celui qui ne se considère pas lui-même comme centre du monde, mais qui regarde autrui avec bienveillance vers l'extérieur, comment pourrait-il s'approprier égoïstement les biens, le nom, le lieu, le prestige ou les instruments avec lesquels le prochain gagne sa vie ? Comment pourrait-il lui refuser les éloges qui lui sont dus ? Comment pourrait-il le mépriser ou sourire de son origine humble, de son malheur ou de son manque de possibilités ? Comment ne s'approchera-t-il pas de lui dans la nécessité ou la maladie, avec une parole de compassion apaisante ou avec toute l'aide possible ? La bonté de Jésus Christ dans l'Évangile est apparue dans ses miracles, qui sont avant tout des gestes de miséricorde envers celui qui souffre, essayant de le soulager. Si l'homme bon

Olegario
González
de Cardedal

ne se comportait pas de la même manière, ce serait nier la vérité intérieure dont il vit et s'alimente, ce serait se mettre en contradiction avec soi-même.

« *Il faut être juste et bon* ». C'est le titre qu'Unamuno a donné à un article de mars 1916. Il y exprimait son repentir pour une raillerie cruelle à l'adresse du poète nicaraguayen Rubén Darío dont il avait dit qu'on lui voyait encore les plumes - celles de l'Indien - sous son chapeau. La phrase parvint aux oreilles de l'intéressé qui lui écrivit ces lignes débordantes d'humiliation autant que d'humilité :

Mon cher ami: Tout d'abord, une allusion. C'est avec une plume que je tire de dessous mon chapeau que je vous écris... Sévère et isolé dans le bonheur de votre famille, vous devez comprendre ceux qui n'ont pas de tels avantages. Votre souci des questions éternelles et définitives vous oblige à la justice et à la bonté. Soyez donc juste et bon. De tout cœur. Rubén Darío (lettre du 5 septembre 1907).

Unamuno avait écrit dans son *Journal intime* des pages admirables sur le fait qu'il ne suffit pas d'être moral, mais qu'il faut être bon, être religieux, être humble, répétant que ce n'est pas la même chose de faire le bien que d'être bon, qu'il ne suffit pas de *faire le bien*, mais qu'il faut *être bon*. Des années plus tard, Rubén étant mort entre temps, don Miguel rentrera en lui-même et réalisera à quel point cette distance hautaine avec laquelle il a vécu de nombreux moments de sa vie était le contraire de la bonté et de la justice. Ce fut l'article de 1916 :

'Soyez donc juste et bon'. C'est ce que me disait Rubén, lorsque je me drapais avec arrogance dans la cape du dédain de mon isolement silencieux, de mon silence isolé. Et ces mots me reviennent depuis sa tombe toute récente, alors que je vois arriver l'autre solitude, celle de la récolte. Non, je n'ai été ni juste ni bon! Non, avec Rubén je ne l'ai pas été. Peut-être ne l'ai-je pas été avec d'autres. Et lui, Rubén, était juste et bon¹.

2. Être pieux

Peu de mots ont souffert d'une telle usure intérieure que ceux du vocabulaire religieux : piété, dévotion, religiosité... : après avoir exprimé une réalité sacrée, vénérable, normative et structurant avec bonheur la vie humaine, ils en sont venus à désigner des attitudes rétrécies, infantiles, naïves ou dépréciées. Dans le vocabulaire latin, la *pietas* chez Virgile, par exemple, désignait cette vénération indiscutable et évidente que

l'homme a pour tout ce qui, supérieur à lui, l'engendre, le fonde, le soutient : les parents, la patrie, Dieu. Tout ce qui concernait cet ordre était accueilli, vénéré et défendu comme le fondement de sa propre existence, que chacun reçoit avec reconnaissance dans une attitude qui ne se manifeste pas seulement en actes mais qui détermine toute l'existence. Peut-être l'excessive ou exclusive relation à Dieu, jointe au peu d'intérêt

1 M. de UNAMUNO, *Obras completas*, t. 4, Madrid, Fundación IV José Antonio de Castro, 1999, p. 998-1001 et 1006-1014 ; *Diario íntimo*, Madrid, 1970, pp. 77, 92, 93, 94 [*Journal intime*, Paris, Cerf, 1989] ; et dans O. GONZÁLEZ DE CARDÉDAL, *El Poder y la conciencia. Rostros personales frente a poderes anónimos*, Madrid, 1985, pp 120-124.

pour d'autres ordres de réalités, a-t-elle mené à conférer au mot « pieux », souvent déformé en « pie » (les *œuvres pies*), un sens négatif et péjoratif.

Quelque chose de semblable est arrivé aux adjectifs « dévot » et « religieux ». Le premier en est venu à une ambiguïté telle qu'on ne sait pas, en l'entendant, s'il s'agit d'un éloge ou d'une insulte. Le cas extrême est son utilisation au féminin : les « dévotes » sont des femmes qui s'en tiennent aux aspects les plus rituels, les plus conventionnels, les moins savoureux de la vie chrétienne, les plus cléricaux aussi, réservés à la sacristie, plutôt qu'au vaste horizon évangélique, intellectuel, ouvert et critique du véritable christianisme.

Le terme « religieux », pour sa part, a été peu à peu réservé aux chrétiens qui décidaient de vivre selon une règle monastique, ou comme membres d'un ordre, d'une congrégation ou d'un institut de vie consacrée. Face aux « religieux » se trouvaient les « laïcs ». Mais dans la révolution intérieure des années post conciliaires, nombre de ces religieux se sont sentis comme accusés d'être étrangers au monde, de mépriser les réalités temporelles, de vivre seulement pour l'au-delà à venir. Ils restèrent comme muets et foudroyés face au cri de Nietzsche :

Je vous en conjure, mes frères, restez fidèles à la terre et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espairs supraterrrestres ! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non. Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds et des empoisonnés

eux-mêmes, de ceux dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent donc² !

Complexés face à de telles apostrophes, ils décidèrent de vivre une dimension plus séculière, moins attachée aux aspects ascétiques, eschatologiques et culturels de la vie chrétienne, en insistant davantage sur la dimension éthique (souvent artificiellement opposée à la dimension sacrée et liturgique), l'insertion dans le monde, la coresponsabilité sociale et politique, l'implication dans tout ce qui atteint la famille humaine, ici et maintenant. En un mot, « être moins religieux » dans le sens individuel et ecclésial que le mot avait eu jusqu'alors, pour se sentir plus proches des laïcs, séculiers eux-mêmes dans le sens de n'ésquiver aucun problème, responsabilité ou urgence de ce monde et, par là, de ne se différencier en rien des autres chrétiens dans la façon de s'habiller, d'agir, et de vivre.

Olegario
González
de Cardedal

Il faut s'apercevoir de ce changement presque imperceptible du langage quotidien, qui peut vider un mot du sens qu'il avait depuis longtemps pour le remplir d'un autre tout nouveau. La vie des mots chemine avec les hommes et partage leur histoire. Il faut connaître ce chemin et cette histoire. Mais une fois accomplie cette tâche, il faut récupérer la moelle d'origine des mots, les dépouiller des pousses adventices qui les dénaturent, et les remettre en vigueur éclatants de vérité et de vie authentique, avec la résonance purifiante et sanctificatrice de leur origine. C'est pourquoi, maintenant, nous nous proposons de répondre brièvement à la question : qui peut-on reconnaître comme personne

religieuse, pieuse, dévote, dans le sens le plus noble du terme ?

1. Quelqu'un pour qui Dieu est réel³ : il compte et pèse dans sa vie comme une présence lumineuse qui éclaire et soutient. Ce n'est pas une chose, ni un objet, ni une idée que l'on peut saisir et s'approprier, mais une réalité à la lumière de laquelle on existe avec bonheur, à laquelle on s'ancre avec lucidité et sur laquelle on s'établit volontairement.

2. Quelqu'un pour qui Dieu est « une personne ». En conséquence, non pas une réalité aveugle et obscure, mais un visage accueillant, un regard d'amour, une parole qui lui est adressée, un proche que l'on peut invoquer, auquel on peut adresser la parole, par qui chacun est appelé par son nom, envoyé en mission, chargé d'une responsabilité.

3. Quelqu'un qui accepte son existence avec amour dans une attitude de reconnaissance, parce qu'il sait que la Création est un acte de la générosité et de la liberté absolues de Dieu, qui suscite des amis et des compagnons d'alliance pour faire ensemble le voyage de l'existence. Face au ressentiment amer de celui qui considère l'existence comme un non-sens et une condamnation, il vit, lui, dans un consentement joyeux en lui-même et apaisant pour les autres.

4. Quelqu'un qui a assumé son autonomie, clairement théorique, et la pratique volontairement, sachant que rien ni personne ne le relève de ses responsa-

bilités en ce monde, mais qui comprend cette autonomie avant tout comme capacité à se reconnaître comme don et grâce de Dieu, en conséquence de quoi il l'exprime en action de grâces, louange et adoration incessantes.

5. Quelqu'un qui transforme en reconnaissance envers les autres cette gratuité essentielle de Dieu, car il se comprend lui-même comme médiateur de la bonté divine envers les autres, et ne se reconnaîtrait pas lui-même dans une telle gratuité s'il ne faisait pas pour les autres ce que Dieu a fait pour lui : créer, servir, ouvrir des chemins, avancer vers la lumière.

6. Quelqu'un qui, se sachant fruit de l'amour, se sachant aimé et destiné à prolonger cet amour dans le monde, ne craint pas l'Avenir, car ce qui est devant lui est semblable à ce qui est à son origine : l'Amour créateur se manifestera comme amour parfait. Qui se sait enraciné non sur le hasard ou la nécessité, mais dans l'amour et le Logos, celui-là avance tranquillement dans l'histoire où tout peut se passer sans qu'il risque de trépasser⁴.

7. Quelqu'un qui est profondément empli de paix et de miséricorde, parce que, en lui-même, ce n'est pas une obligation ni une exigence, car il se sait relié à un rocher qui le soutient, greffé sur une racine qui lui communique en permanence la sève et lui permet de donner des fruits. C'est pourquoi, devant les autres, il offrira au lieu d'exiger et, au lieu de commander, il passera devant pour ouvrir un chemin et indiquer aux

Signet

3 L'adjectif espagnol *real* signifie à la fois *réel* et *royal* (NdT).

4 La traduction essaie de rendre le jeu de mot original : *todo le puede « pasar » y, sin embargo, nada le puede « traspasar »* (NdT).

autres une possibilité offerte à leur liberté.

8. Quelqu'un pour qui prier, supplier, implorer Dieu en privé ou en public (en quelque lieu de la nature et surtout dans les églises et les lieux où Il est notre voisin de quartier), est la respiration normale de son être: il le fait normalement avec la fréquence et la paix d'une respiration physique, sachant bien que sans cet air divin il mourrait, comme son corps défaillirait sans oxygène.

9. Quelqu'un pour qui la Création est un don du Père, c'est pourquoi il l'accueille, la déploie, et en jouit avec tout l'élan de l'enfant qui joue pour le simple plaisir d'y être en liberté et de veiller sur elle.

10. Quelqu'un qui remet sa vie et sa mort entre les mains de Dieu, filialement et sans crainte, parce qu'il sait que c'est là qu'il est le mieux: elles l'ont façonné comme le potier modèle la glaise pour contempler avec joie ce qu'il a créé.

Ainsi devient possible cet abandon heureux de celui qui, tout en s'occupant, n'est jamais saisi d'angoisse, car il sait qu'un Autre veille sur lui :

*Je me tins toi, dans l'oubli,
Le visage penché sur l'Ainé.
Tout cessa. Je m'abandonnai,
Abandonnant mon souci,
Parmi les lis, oublié⁵.*

La piété naît de cette sagesse première qui consiste à se savoir créature, fruit et image d'une amoureuse liberté créatrice,

existence appelée à la finitude et à la décadence, mais aussi ouverte à l'absolu, appelée à la communion avec Dieu, donc capable d'adorer et de remercier, de se sentir à une distance infinie du Créateur en même temps que divinisée dans cette égalité que l'amour et l'amitié instaurent entre les amis, et que Dieu Lui-même a commencée en divine liberté et amour généreux. La piété qui, naissant de la connaissance, conduit à l'amour et naissant de l'amour mène à une connaissance plus profonde: la sagesse véritable. Ce que la Bible appelle vénération et respect, attachement et soumission, quand elle utilise le mot «crainte de Dieu». Nous devrions utiliser un autre mot, car nous risquons de confondre avec la chose la plus terrible qui puisse exister: «la peur de Dieu», qui supposerait des pensées mauvaises sur Dieu, le rendant inférieur aux hommes et même pire qu'eux. Dieu inspire amour et fascination, mais jamais peur ni rejet. Sa sainteté nous bouleverse, mais nous transforme; son Mystère nous éblouit extérieurement, mais nous éclaire intérieurement; sa majesté met à découvert notre péché, mais c'est pour l'embraser et le transformer en louange et en motif de perfection future.

Goethe a affirmé que ce frisson devant ce qui nous précède, nous dépasse et nous protège, est la meilleure part de l'être humain :

*Le frisson est la meilleure part de l'humanité,
Et même s'il en coûte de sentir le monde,
Saisis, nous en sentons profondément l'immensité⁶.*

Olegario
González
de Cardedal

5 JEAN DE LA CROIX, *La nuit obscure*, 8.
6 GOETHE, *Faust II*, I, 5.

De nombreux auteurs ont mis ces vers de Goethe en épigraphe de leurs œuvres, depuis Rudolf Otto dans *Le Sacré* (1917), jusqu'au romancier nord-américain Thornton Wilder dans *Les Ides de mars*⁷ (1948), qui l'accompagne de ce commentaire :

De la reconnaissance que fait l'homme de la présence de ce qui est Saint et Sublime surgit ce qu'il y a de meilleur dans les profondeurs de son esprit, même si cette reconnaissance dégénère souvent en superstition, esclavage et excès de confiance.

William Wordsworth a décrit cette sagesse de l'humilité :

*Ô montre toi donc plus sage!
Sachant que la vraie connaissance conduit à l'amour,
Et que la vraie dignité n'habite que celui
Qui, dans le silence de sa réflexion intérieure,
Peut à la fois se soupçonner et se respecter,
Dans l'humilité du cœur*⁸.

3. Être ami

L'homme n'est humain qu'en lien, dépendance et convivance avec d'autres hommes. Son existence surgit d'une relation amoureuse antérieure entre ses parents. Il grandit seul, et il mûrit dans la mesure où il intègre les éléments qui lui viennent de l'extérieur et ceux qui surgissent de sa propre liberté, lorsqu'il choisit, préfère ou repousse les chemins possibles que la vie lui offre.

La vie est tissée de relations : c'est sa complexité qui en fait la richesse, dans la mesure où cet apport extérieur trouve dans le foyer de sa propre intimité le brasier qui les personnalise, les décante, les purifie et les intègre dans son propre projet d'existence, en se laissant modeler par elles tout en les modelant à son tour. Il y a des relations nécessaires et des relations libres ; des relations qui nous constituent depuis l'origine et des relations qui apparaissent par hasard dans le cours de notre vie et finissent par devenir le creuset d'une existence

nouvelle. La relation avec les parents, les frères et sœurs, l'entourage d'origine, la société de l'époque, est une relation naturelle. L'amour, la profession, l'amitié sont des relations qui ont été choisies librement comme fruit d'une préférence entre diverses possibilités. Il est vrai que la liberté ne surgit pas dans le vide : elle s'enclenche lorsque convergent des réalités naturelles qui trouvent chez l'autre, dans le travail ou le lieu de vie, quelque chose qui vient compléter, perfectionner ou illuminer la propre vie personnelle antérieure.

L'amitié est une réalité mystérieuse ; dans la vie, c'est ce qui est le plus nécessaire et, en même temps, le plus gratuit. Nous ne pouvons pas vivre sans amitié, mais nous ne pouvons pas la conquérir comme on conquiert un territoire, on capture une proie, on achète un instrument. Comme les plus belles réalités de l'existence, elle vient à nous avec la gratuité de la lumière du soleil ou la sur-

Signet

7 T. WILDER, *Ides de mars*, tr. fr. Gallimard, Folio.

8 W. WORDSWORTH et S.T. COLERIDGE, *Ballades lyriques*.

prise du printemps dont nous constatons la présence sans savoir quand elles sont arrivées. C'est pourquoi, l'amitié est une chance et un don en un certain sens. Cependant, on ne l'obtient et on n'en jouit qu'après l'avoir cultivée avec renoncement et générosité, silences et paroles, disponibilité et réserve. Depuis la Bible jusqu'à Aristote, Cicéron, Augustin et Schiller, on a répété que *celui qui trouve un ami a trouvé un trésor*, et qui trouve un trésor doit le garder pour ne pas le perdre, et le protéger pour qu'il ne lui soit pas ravi. : « L'ami fidèle est un refuge sûr, celui qui le trouve a trouvé un trésor » (*Écclésiastique 6,14*) ; « Celui qui a l'incalculable bonheur d'être l'ami d'un ami ... » (Schiller, *Ode à la joie*).

L'amitié est à la fois une évidence et un miracle. Elle s'entretient par la bienveillance, la bienfaisance et la confiance réciproque. Pour persister et pour grandir, elle a besoin de la *communio* depuis le plus profond du cœur sur les réalités essentielles de la vie, car c'est le plus radical qui enracine et le plus fondamental qui fonde. Le plus sacré est ce qui crée la relation la plus profonde entre les hommes. Avec la communion, il faut aussi la *disponibilité* : un ami, c'est celui sur qui on peut compter dans le besoin, mais aussi dans les moments d'allégresse et dans les succès, pour les partager, car partager avec l'autre est la suprême joie de la vie humaine. Qui se retient, se ferme ou se replie sur lui-même, édifiant ainsi une muraille autour de ces réalités premières qui lui sont propres, celui-là n'est pas capable d'amitié, car dissimulant son for interne, personne ne peut pénétrer sa pensée. Entre l'insolence et l'excessive

pudeur, se situe l'attitude de la présence transparente qui laisse voir sans se laisser dominer ni profaner. La troisième condition de l'amitié, c'est la *fidélité*. Une fidélité qui, tout en respectant le terrain de chacun, rapproche cependant les amis dans l'épreuve et dans la douleur, dans la joie et dans l'espérance. Sans fidélité il n'y a pas d'amitié possible, et une des douleurs qui blesse le plus le cœur, c'est la trahison d'un ami parce qu'avec elle disparaît une partie de notre vie. Une autre condition de la durée de l'amitié, c'est le soin qu'on prend d'en prendre *soin* (*cura* en latin et *Sorge* en allemand, à la fois *souci* et *soin*). Rien de personnel ne perdure par inertie, par habitude ou par le temps qui passe. L'amitié doit être réaffirmée, explicitée, recrée par des signes et des mots, des expériences partagées, une vie en commun. L'amitié réclame à la fois proximité et éloignement. Proximité pour partager et communiquer, éloignement pour éviter la fusion ou l'appropriation de l'un par l'autre, réduisant alors l'égalité personnelle à la soumission ou à l'esclavage.

L'amitié peut revêtir diverses formes, surgir dans des contextes différents ou pour des raisons très diverses : entre les proches dans la maison, les membres d'un même groupe, ceux qui exercent la même profession, ceux qui partagent les mêmes idéaux, ceux qui forment une communauté idéologique, culturelle, religieuse, entre des hommes et des femmes, entre personnes du même sexe, entre ceux qui ont partagé des expériences extrêmes d'ordre négatif (douleur, maladie, départ, guerre, exil...) ou des expériences positives

Olegario
González
de Cardedal

(découverte scientifique commune, responsabilité historique simultanée, ou honneurs reçus conjointement pour une action remarquable). Elle est au-dessus des différences et les dépasse, car sa force est de nature spirituelle et ces réalités externes appartiennent à un ordre inférieur.

L'amitié est une réalité si noble et si anoblissante que ce mot a été choisi par la Bible pour désigner la relation spécifique entre Dieu et les hommes. La désignation « Dieu ami de l'homme - homme ami de Dieu », parce qu'elle est d'ordre personnel, dépasse la désignation de « Dieu Père - homme fils », car elle est libérée de la dimension biologique naturelle que le langage implique à première lecture. Mais cette seconde désignation dépasse cependant la première dans la mesure où la génération (dans notre cas, la Création) est un acte qui affecte davantage l'origine première de l'être que l'amitié, car cette dernière, si elle est bien d'ordre personnel, advient à un être déjà constitué.

« Dieu parlait à Moïse face à face comme un homme parle à un ami » (Exode 3,11). Jésus instaure cette même relation avec ses disciples: ce sont ses amis parce qu'il ne leur a caché ni sa personne, ni sa mission, mais qu'il leur a révélé tous les desseins que le Père lui avait confiés. Cette communication profonde est le support permanent de l'amitié: « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous, vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous demande. Je ne vous appelle plus serviteurs parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître,

mais je vous appelle mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jean 15,14-15). Il faut donc repenser la révélation de Dieu aux hommes, comme la conversation, le dialogue entre des personnes qui, en quelque sorte, sont sur un pied d'égalité. La révélation présuppose l'alliance, qui est cet acte de condescendance absolue de Dieu, par lequel il lie son destin au destin de l'homme par un pacte de responsabilité solidaire dans la vie et la mort.

Face à une compréhension naturaliste ou intellectualiste de la réalité divine, comprise comme la notification de vérités, dogmes ou préceptes moraux, le concile Vatican II a placé au centre les catégories d'amitié et de dialogue pour expliquer les relations de réciprocité existantes entre Dieu et l'homme:

Dieu a voulu dans sa bonté et sa sagesse se révéler Lui-même et manifester le dessein salvifique de sa volonté. Par le Christ, Verbe fait chair, et dans l'Esprit Saint les hommes peuvent parvenir au Père, et participer à la nature divine. Dans cette révélation, Dieu insaisissable, mu par l'amour pour les hommes comme amis, s'adresse à eux pour les inviter et les recevoir en sa compagnie (Constitution dogmatique sur la Révélation divine, 2).

Un des plus grands éloges que l'on puisse faire d'un homme, c'est de dire simplement: « C'est un bon ami ». De nouveau, il serait difficile d'atteindre le socle sur lequel se fixe l'amitié pour la décrire. C'est un reflet de cette bonté radicale, de ce rapport à la réalité et à l'altérité, de cet abandon de notre

vie face au prochain pour qu'il compte sur elle et se sache supérieur à son sort individuel. L'ami, c'est celui qui sait regarder et admirer, féliciter et reprocher, offrir et recevoir, écouter et parler au moment opportun.

Qui l'a rencontré doit rendre grâces à Dieu et faire tout son possible pour se rendre digne de cette amitié durant tout le reste de sa vie, avec empathie, espérance et fidélité exprimées parfois en paroles et parfois en silence, parfois par la proximité qui protège et parfois par l'éloignement qui laisse libre.

Quelques mots pour finir

Aucune définition métaphysique, aucune formule mathématique ne peut définir ni démontrer ce qu'est un homme véritable. Nous découvrons et décryptons peu à peu l'humanité véritable dans la mesure où ceux qui nous précèdent en sont un excellent exemple. En quelques occasions les battements de notre cœur nous révèlent ce qu'est l'inhumanité pour l'éviter, et dans d'autres ce qui est une admirable réalisation de notre destin pour l'imiter. L'adhésion, l'imitation et l'engagement sont ainsi les voies par lesquelles se réalise la vocation humaine. L'exemplarité qui suscite, et non la démonstration qui impose, nous entraîne à vivre certaines attitudes, à courir certains risques et, en tous cas, à nous engager sur les chemins de la vérité, de l'héroïsme et de la sainteté.

La société naît de l'attraction supérieure qu'un ou plusieurs individus exercent sur les autres. La supériorité, l'excellence d'un individu produit automatiquement sur les autres un élan d'adhésion, un désir de le suivre (J. Ortega y Gasset, *El Espectador*, III et IV, Madrid, 1966, p.162).

Beaucoup de cela se retrouve dans le christianisme dans la figure du Christ et dans l'Église qui l'imité et le suit.

Dans une autre de ses œuvres les plus importantes, *España invertebrada. Bosquejos de algunos pensamientos históricos* (1921), Ortega y Gasset montre que cette exemplarité, par la docilité et l'adhésion qu'elle suscite, est l'origine réelle de la société :

En rencontrant un autre homme qui est meilleur, ou qui fait quelque chose mieux que nous, si notre sensibilité est normale, nous souhaiterions être, en vérité et non en apparence, comme il est, et faire les choses comme il les fait. Dans l'imitation, nous agissons, pour ainsi dire, hors de notre personnalité authentique, nous nous créons un masque extérieur. Au contraire, si nous nous assimilons à l'homme exemplaire qui passe devant nous, toute notre personne se polarise et s'oriente vers sa façon d'être, nous nous disposons à réformer véritablement notre nature selon le modèle admiré. En somme, nous percevons l'exemplarité de cet homme-là et nous nous sentons prêts à imiter son exemple. Voici le mécanisme créateur de toute société : l'exemplarité de quelques-uns entraîne la docilité de beaucoup d'autres. Le résultat est que l'exemple

Olegario
González
de Cardedal

se répand et que les inférieurs se perfectionnent dans le sens des meilleurs... Il n'y a pas et il n'y a jamais eu d'autre aristocratie que celle fondée sur le pouvoir d'attraction psychologique, espèce de loi de gravitation spirituelle qui entraîne les êtres dociles à la suite du modèle (Obras Completas, III, pp. 103-106).

travailler, à découvrir la peinture, la musique ou la poésie, à prier ou à étudier, à exercer une profession. Mais surtout on réalise qui nous a enseigné à vivre dignement, à être un homme de son temps et un homme de foi; pour le dire avec les mots de Miguel de Unamuno, à être « rien de moins qu'un homme tout entier ».

Quand on repense à sa propre vie, on retrouve ceux qui nous ont enseigné à

Le texte ici traduit, écrit à l'occasion de son jubilé sacerdotal (29 octobre 2019), a fait l'objet d'une publication privée: Tres palabras, Tres Claves de humanidad. Il a été traduit par Nicole Bonnaterre et Jean-Robert Armogathe.

Signet

Olegario González de Cardedal, né en 1934, prêtre (Ávila) en 1959, a étudié à Munich, Oxford et Washington. Professeur de théologie à l'Université pontificale de Salamanque, présent à la III^e session de Vatican II, il a reçu le Prix Ratzinger en 2011. Membre de la Commission Théologique Internationale de 1968 à 1979, il appartient à l'Académie royale des sciences morales et politiques (Madrid). Parmi ses nombreuses publications: La entraña del cristianismo, Salamanque, Secretariado Trinitario, 1997, 4^e éd.; Cristología, Madrid, BAC, 2001; Sobre la muerte, Salamanque, Sígueme, 2002, 3^e éd. 2013; Dios, Salamanque, Sígueme, 2004; Jesucristo. Soledad y compañía, Salamanca, Sígueme, 2016; Invitación al cristianismo. Experiencia y verdad. Salamanca, Sígueme, 2018; Martín Lutero, Salamanque, CES, 2018. Cinq articles ont été traduits en français dans Communio :

- « Les christologies contemporaines face à l'exigence liturgique », 20, 1978, pp. 9-23
- « Qu'est-ce qu'un évêque ? Forme et déformations du ministère épiscopal », 31, 1980, pp. 14-27
- « Expérience religieuse et création artistique: Millet, van Gogh, Gauguin », 120, 1995, pp. 141-152
- « Au cœur du christianisme », 142, 1999, pp. 103-111
- « Suscipe. Histoire et sens spirituel d'une parole psalmique (Psaume 119, 116) », 212, 2010, pp. 110-122